

Mushotoku-Warai cie

CE QU'ON A DE MEILLEUR

Ludovic Pouzerate

dossier artistique



CE QU'ON A DE MEILLEUR

Création de Ludovic Pouzerate

avec

Mélina Bomal
Stéphane Brouleaux
Antoine Brugière
Frédéric Fachena
Elsa Hourcade
Etienne Parc
Bryan Polach

Texte et mise en scène **Ludovic Pouzerate**
Scénographie **Ludovic Pouzerate et Laurent Vergnaud**
Création lumière **Laurent Vergnaud**
Création sonore **Didier Légli**
Assistante mise en scène **Karine Sahler**
Production et diffusion **Dantès Pigard**

Production **Mushotoku-Warai Association**
Coproduction **Collectif 12, fabrique d'art et de culture, Mantes-la-Jolie**
avec le soutien de **La Maison des Métallos et le théâtre Paris-Villette**

Ludovic Pouzerate a bénéficié d'une résidence longue à
La Saillante, fabrique artistique à Saillant (63)
pour l'écriture de *Ce qu'on a de meilleur*.

Cliquez pour accéder au site www.mushotoku-warai.org

C'EST L'HISTOIRE D'UN
BOUT D'HUMANITÉ QUI
S'INVENTE ET QUI N'A PAS
BAISSE LES BRAS



L'HISTOIRE

Ce soir, l'ambiance était plus lourde que d'habitude au « château ». Le château, c'est un squat en bordure de forêt, c'est un lieu de passage, un endroit qui fédère. Dans la région se sont installés toutes sortes de déserteurs et d'inventeurs ces dernières années : il y a des maisons collectives, il y a des fermes partagées, il y a des squats. Et il y a le château où, ce soir, on a donné une projection : *Rope* de Hitchcock. Ici beaucoup vivent avec peu, mais pour les nourritures célestes, on fait dans l'exigeant. On peut être un esthète et avoir les poches vides.

Donc, l'ambiance était plus lourde que d'habitude pendant la projection. Les expulsions ne tarderaient pas. Ce qui a été construit devra être détruit. Il y avait bien ce projet d'autoroute depuis vingt-cinq, trente ans, mais ce projet n'était sérieux pour personne, sauf que... Sauf que maintenant les forces de l'ordre sont là et que l'arrivée des bulldozers est imminente.

Ce qu'on a de meilleur, ça commence cette nuit-là, violemment, sur une route de campagne. Un homme marche, il revient du château, une voiture le dépasse, elle s'arrête, des

hommes en sortent, ils rejoignent le marcheur, le tabassent et le laissent inanimé sur le bord de la route.

Ça commence là-dessus, sur un passage à tabac, ça commence mal. Puis on se retrouve au château. Ses habitants veillent en attendant des nouvelles de l'hôpital. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Leur ami est dans le coma. Tout au long de la pièce, il y a ça en suspend, le sort de ce jeune militant pacifiste passé à tabac pour s'être opposé à la construction d'une autoroute.

Et puis on s'organise, et c'est de ça dont il est vraiment question. *Ce qu'on a de meilleur*, c'est l'histoire d'une résistance joyeuse même si on ne sait pas trop si elle sera victorieuse. En tout cas elle est là, elle existe, et ça, ça fait du bien, puisque la lutte paie et qu'on a trop souvent tendance à l'oublier.

Sans romantisme, ni idéalisation, *Ce qu'on a de meilleur*, c'est l'histoire d'hommes et de femmes qui s'organisent pour résister à la toute puissance d'une multinationale. *Ce qu'on a de meilleur*, c'est l'histoire d'un bout d'humanité qui s'invente et qui n'a pas baissé les bras.

ICI, ON N'EST PAS IDÉALISTE; LE ROMANTISME EST LOIN. MAIS ON SE MET AU TRAVAIL POUR CRÉER DES ESPACES RÉELS OÙ L'ON PEUT VIVRE AUTRE CHOSE, AUTREMENT.

A L'ORIGINE, par Ludovic Pouzerate

A la fin de ma pièce précédente, un des personnages déclarait : *Alors il est temps de nous remettre à rêver, et de nous rendre à nous-mêmes ! Ce monde est déjà vieux pour nous, non ? On n'en veut plus. Il ne nous fait plus rêver. Et même si beaucoup font tout pour ne pas le voir, il meurt sous nos yeux. Quelque chose bouge, profondément... Alors vous restez sur le banc de touche ou vous recommencez à jouer ? (BRÛLE ! - 2011)*. La pièce finissait plutôt mal, même si théâtralement c'était plutôt jubilatoire.

A ce moment-là, ce n'était qu'une idée, une intuition née de lectures et de discussions. La vie m'a depuis aiguillée sur d'autres chemins que ceux que mon éducation et les valeurs dominantes de l'époque (et de mon milieu) m'avaient fait emprunter. J'ai depuis appris à vivre autrement. Dans des bouts de campagnes qui mélangent autochtones, gens de passage et nouveaux arrivants, j'ai rencontré des hommes et des femmes libres qui inventent concrètement leurs vies dégagés des injonctions du libéralisme contemporain, qui tentent avec un certain succès d'y vivre concrètement une autre vision de l'humain, une autre approche de l'existence que la lutte solitaire pour la reconnaissance sociale l'enrichissement matériel et l'exercice d'un pouvoir.

Oui des poignées (mais qu'elles sont nombreuses !!!) créent un peu partout actuellement des lieux, des espaces, des zones où se tissent des relations ayant comme cœur le respect de l'autre et la fraternité, voire même une vraie tendresse (pour ne pas parler d'amour, mot malheureusement flingué par le cynisme ambiant). Et cela n'a rien à voir avec la naïveté courante d'il y a quelques décennies. Le contexte général ayant radicalement changé, beaucoup de ceux et celles qui investissent ces lieux et ces zones ont goûté à la brutalité du monde dit moderne avant de tenter de vivre autrement. Ils connaissent très bien la valeur libératrice du travail précaire et de ses multinationales émancipatrices.

Ici, on n'est pas idéaliste puisque personne ne rêve d'un monde idéal. Le romantisme est loin. Ici on ne rêve pas d'une autre société. La société on l'a vue, on l'a regardée en face, on la connaît, alors en conséquence, on prend ses responsabilités, on reprend sa vie en main, on se met au travail pour créer des espaces réels (et non des mondes rêvés) où on peut vivre comme on le souhaite. Où l'on peut vivre autre chose que des relations pensées sur le calcul et l'intérêt personnel.

A L'ORIGINE (suite)

J'entends déjà les grognements de l'objection qui rode : bien sûr, tout cela ne fait pas « mouvement de masse », bien sûr tout cela ne fait pas (encore ?) « mouvement politique de masse ». D'accord. Mais pourquoi toujours et encore en nier l'existence ? Pourquoi toujours et encore représenter l'humain dans ce qu'il a de plus sombre ? Par mauvaise habitude ? Par conformisme chrétien ? Par consensus dépressif ? Par intérêt de classe ? (Oups !) Pourquoi en tant que praticien de théâtre, j'ai depuis vingt ans si souvent vu représentées les « impasses de l'engagement » et jamais ceux qui inventent au jour le jour des vies plus fraternelles ? Inventant avec peu mais avec beaucoup de créativité et de beauté des vies plus grandes ?

Alors l'origine, le cœur de tout, c'est celui là. **CE QU'ON A DE MEILLEUR**, c'est la volonté de mettre cette réalité là sur la scène, de la mettre sous les projecteurs, pour redire qu'elle existe, rendre hommage à ceux qui la tentent et pourquoi pas ouvrir des possibles à d'autres. Et comme pour nous il ne s'agit plus de seulement questionner sur la scène, mais de chercher à lier l'action à la parole, des lieux de l'écriture jusqu'à sa mise en scène, des membres de l'équipe jusqu'à ses réflexions de production, **CE QU'ON A DE MEILLEUR**, c'est une remise à plat pour la compagnie de la manière dont nous

cherchons à travailler au théâtre, pas seulement dans les mots mais dans notre manière de faire du théâtre, de produire, dans le partage des responsabilités, dans la créativité qui sublime les fragilités matérielles. Débarrasser le plateau des béquilles pour mettre au cœur de tout l'humain.



C'EST DANS CETTE MODESTIE
ET CETTE SOBRIÉTÉ MATÉRIELLE
QUE LA LUMIÈRE FERA ET
DÉFERA LES ESPACES

L'ÉCRITURE

Dans la forme, l'écriture de CE QU'ON A DE MEILLEUR approfondit le travail amorcé dans mes textes précédents. Ici, l'écriture se caractérise par une simplicité des champs lexicaux, une simplicité volontaire qui tend vers un dépouillement. Je ne cherche pas à fleurir mon écriture. Il s'agit pour moi de m'approcher au plus près du concret des situations et des prises de parole sans plaquer de volonté stylistique.

Mon travail existe sur un autre plan que la richesse des images. C'est par le rythme de la phrase et le télescopage des dialogues que se fait sentir un souffle, une nécessité, une puissance porteuse en elle-même de sens. Derrière les mots, quelque chose se dit d'une force de vie. Ou du moins tente de se faire sentir.

L'avancée majeure pour moi dans CE QU'ON A DE MEILLEUR est l'introduction pour la première fois d'un procédé que j'expérimente depuis plusieurs années : la simultanéité de la parole. Le défi est de créer sur scène plusieurs plans de prises de parole dans une simultanéité. Dès la première scène dialoguée, la pièce met ce procédé en jeu. Gageure pour les acteurs, les différents plans et changements de plans sont indiqués sur la page par des changements de taille de police. On arrive ainsi dans un même

présent à deux voire trois plans de parole qui se superposent avec des connexions entre les différents plans. Toujours se dégage un premier plan soutenu par les autres. Ce procédé crée une densité que la linéarité ne peut pas donner et sollicite l'écoute de manière beaucoup plus active.

Le premier plan est le plan principal, c'est celui qu'on suit de manière continue, il est indiqué par les parties en grands caractères. Quand le texte passe en petit caractère il passe au second plan. (Voir le schéma en regard)

Premier plan

Anna : Oui ça va ! Excuse-moi... Yan je suis en colère et c'est toi qui prends tout... Oui il faut qu'on discute oui il faut se voir mais pas maintenant... Mais non reste chez toi il est tard la route est trempée et tu es déjà à moitié défoncé ! Ce n'est pas la peine... C'est ça je te tiens au courant oui... Là on attend Karl... Il est resté avec lui à l'hôpital... Quand on en sait plus je t'appelle... Promis... C'est ça... Stig ? Il est là... D'accord... Je te le passe / Stig ? →

Stig : Qu'est-ce qu'il y a ?

Deuxième plan

Anna : C'est Yan. Il veut te parler.

Stig : Merci. Oui ?... Yan ? Attends deux secondes on a Karl au téléphone... Attends... Attends deux secondes je te dis... Un temps... Merde... Yan ? Mauvaise nouvelle... Il est dans le coma... Oui / Non c'est Marco il est avec Karl au téléphone... Je ne sais pas / Je ne sais pas je te dis... Merde merde merde et merde... Bon... Alors... Dis-moi ? Bien sûr. Pas de soucis. On peut se dire 8 heures. Pas de soucis je te dis. Oui... C'est ça... A demain. Oui je te la repasse. Anna ? Anna ? Anna ? !

Téléphone

Marco : Enfin ! Karl ? C'est Karl ! Ça fait une demi-heure que je t'appelle ! Tu es toujours à l'hôpital ? Non ? ... Merde ! Il est dans le coma !

Anna : Non...

Sam : Alors ça... Non mais alors ça...

Anna : Mais ce n'est pas vrai !

Sam : Alors ça... Mais alors là c'est grave là mais alors là c'est super grave...

Marco : On / On va les trouver / On va les trouver ces enfoirés... T'inquiète pas tu verras... Mais non... Mais non je ne m'emballe pas mais on va les trouver je te dis... Pourquoi ? On se fait tabasser et il faudrait en plus leur dire merci ? Ça va Karl Ça va Ça va OK OK OK → Tu es où ? D'accord... Oui bien sûr qu'on t'attend... Les médecins qu'est-ce qu'ils disent précisément ? Oui... Comment ? Je t'entends très mal Karl... Allô ? Karl... Moi je t'entends... Moi je t'entends je te dis... C'est ça à tout de suite.

Sam : On te parle.

Anna : Excuse-moi.

Stig : Tiens.

Anna : Oui ? Oui j'ai entendu comme toi → Mais non Yan il vaut mieux que tu restes chez toi je t'ai dit on a suffisamment de copains qui se sont plantés en voiture non ? Écoute... Écoute-moi... Tu me laisses parler aussi ? Merci. Si tu prends ta voiture maintenant moi je ne veux plus te voir ici... Non non non tu mets plus les pieds au château... Écoute va dormir va dormir et c'est tout. C'est ça. Mais bien sûr. Bonne nuit. A demain je t'ai dit. Bonne nuit.

LA MISE EN SCÈNE

Une transparence de vitre.

Au cours de ces dernières années, je me suis efforcé, dans mon écriture, de bannir le pittoresque au profit de l'exactitude. La bonne prose est comme une vitre transparente. Voilà ce qu'écrivait George Orwell. Parmi ses précieux conseils il recommandait également : N'utilisez jamais un mot long si un autre plus court peut faire l'affaire ou encore S'il est possible de supprimer un mot n'hésitez jamais à le supprimer. Autant de principes qui s'appliquent aussi bien à l'écriture textuelle qu'à la mise en scène entendue comme écriture scénique.

Avec **CE QU'ON A DE MEILLEUR**, avec cette sixième création, je continue à avancer sur le chemin balisé par Orwell, cherchant aussi bien dans les mots que sur le plateau un dépouillement. Ce n'est pas le fleurissement de la langue, ni la sophistication des procédés esthétiques qui caractérisent ce travail.

Ce que nous cherchons c'est à faire sentir ce qu'il y a de vraiment sensible derrière les masques. Faire sentir la vibration, la vie derrière l'image. **Ce que j'aime avant tout c'est la réalité** : Comme pour les personnages de ma pièce qui ne rêvent pas de mondes imaginés, qui

ne sont pas résignés, qui ont dépassé l'étape du besoin d'espoir et qui travaillent à être dans la justesse et la cohérence de l'action, c'est la réalité qui nous intéresse avant tout, et la représentation de certain pans de celle-ci.

La réalité pour celles et ceux qui savent la voir avec tendresse est, conjointement à ce qu'il y a de sombre, porteuse d'une beauté qu'il n'y a pas besoin de farder pour la rendre acceptable sur la scène.

Alors avec **CE QU'ON A DE MEILLEUR**, nous cherchons à défendre la beauté oui, mais si nous parlons de beauté, c'est pour parler de beauté brute. Si nous tendons à représenter une beauté, c'est celle d'un matin de tempête en Bretagne et non la joliesse d'une vitrine de grands magasins ou d'une publicité LVMH.



LA SCÉNOGRAPHIE

Sur scène nous partons d'un plateau fonctionnel, sans enluminure, fait de praticables et de mobilier de récupération. Le dispositif en tri-frontal accentue la proximité entre public et acteurs. Un éclairage sur pied dessinent les différents espaces de la pièce à la façon d'un *Dogville* de Lars Von Trier. Les acteurs et actrices ne sont jamais loin. En périphérie, avant d'entrer dans l'espace de jeu, à vue, ils cherchent la vérité de leur intimité engagée sur la scène. Dans cette simplicité, ce dépouillement, nous accédons par les acteurs et actrices à la vérité des personnages de la pièce, ainsi qu'à l'humanité du bout de monde qu'ils se construisent jour après jour.

L'ÉQUIPE, CE QU'ON A DE MEILLEUR

Ludovic POUZERATE – *Texte et mise en scène.*

Formé aux Ateliers du Sapajou dirigés par Annie Noël Reggiani puis lors de stages avec Gennadi Bogdanov du GITIS et Zygmunt Molik du Théâtre Laboratoire, il joue ensuite dans de nombreuses productions notamment avec Christine Letailleur et principalement avec Arnaud Meunier et la compagnie de *La mauvaise graine*. En 2006, il met le jeu de côté pour se consacrer exclusivement à l'écriture et à la mise en scène : *Moi-Je / Wouf-Wouf ! (Une seconde)* est présenté au Théâtre Paris-Villette. Suivent plusieurs créations : *Grands Espaces* à Mains d'œuvres en 2008, *La chaîne* à Confluences en 2009. En 2011, *Brûle !* est créée au Théâtre Gérard Philippe CDN de Saint-Denis dans le cadre du festival *Une semaine en compagnie*. En 2013, il crée *Grandir* au Nouveau Théâtre de Montreuil CDN dans le cadre du Festival 360, dont il est cofondateur.

La chaîne est éditée aux Éditions d'ores et déjà. *Grands espaces* est paru dans la revue *Le bruit du monde* avec laquelle il collabore régulièrement ainsi qu'avec la Revue Théâtre / Public.

Frédéric FACHENA – *Karl.*

Formé à l'école des quartiers d'Ivry et à l'ouvroir de théâtre de Chaillot (direction Antoine Vitez), il est à l'origine de la création de l'Emballage Théâtre avec Eric Da Silva où il participe à la plupart des spectacles de la compagnie de 1982 à 2010 : *Tombeau pour cinq cent mille soldats, Troilus et Cressida, Peer Gynt, La demande en mariage, Stalingrad, Esse que quelqu'un sait où on peut baiser ce*

soir...) Membre fondateur du Collectif 12 de Mantes-la-Jolie, créé à l'initiative de Catherine Boskowitz, et artiste associé depuis 1998, il y met en scène plusieurs spectacles dont *L'Opéra de quat'sous* de Brecht et *Weill et le Verfügar aux enfers* de Germaine Tillion.

Bryan POLACH – *Yan.*

Formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (2001-04), il travaille au théâtre avec Nicolas Briançon *Roméo et Juliette*, Bertrand Sinapi *Hamlet, Des voix sourdes* – Koltes, Anticlimax – Schwab), Pauline Bureau *Roméo et Juliette, Le songe d'une nuit d'été*, Bérangère Jeannelle *Le Cid*, Joël Jouanneau *Le marin d'eau douce, Le libera*, Christian Benedetti *La trilogie de Belgrade*, Gilberte Tsai *Le gai savoir*. Il est également acteur pour le cinéma et la télévision.

Elsa HOURCADE – *Anna.*

Formée à l'école du Théâtre National de Strasbourg, elle travaille sous la direction de Yann-Joel Collin, Gérard Cherqui, Jean-Lambert Wild, Eric Didry, Catherine Boskowitz, Benjamin Dupas, Nicolas Kerzenbaum. En 2006, elle a été comédienne associée au Granit, scène nationale de Belfort avant de rejoindre en 2007 l'équipe de La comédie de Caen, Centre Dramatique National de Normandie où elle a été directrice Artistique du projet de médiation artistique *Les Archivistes* et le *Tabularium* pendant deux saisons.

Antoine BRUGIÈRE – *Marco.*

Après les ateliers du Sapajou, il intègre

l'école du Théâtre National de Strasbourg. Il a participé à de nombreux stages notamment avec Jean-Louis Hourdin. Il a travaillé avec Arnaud Meunier, Kheiredine Larjam, Azzedine Hakka, Ludovic Pouzerate, Philippe Ulysse, Pierre Étienne Vuilbert, Olivier Brunhes, Vincent Thomasset, Adrien de Blanzly et avec le Collectif Passages.

Stéphane BROULEAUX – *Sam.*

Il commence sa formation avec Patricia Fiévé-Jais, avant d'entrer aux ateliers du Sapajou, puis se forme lors de stages avec Philippe Girard, Olivier Py, Eric Didry, Joël Pommerat, Eugène Durif, Alexandre Del-Perrugia. Il a joué avec Nathalie Matter, Pierre Etienne Vilbert, Ludovic Pouzerate, Eric Louis, et principalement avec Arnaud Meunier et la compagnie de *La mauvaise graine*.

Étienne PARC – *Stig.*

Il se forme aux ateliers du Théâtre des Quartiers d'Ivry et au conservatoire du 9ème arrondissement de Paris (Anne Denieul), puis lors de stages avec Jean-Louis Hourdin, Pascale Nandillon, Andy de Groat et Aragorn Boulanger, Frédéric Maragnani et Faizal Zaighoudi, et dernièrement avec TG STAN. Il a joué avec Xavier Marchand, Frédéric Fisbach, Nicolas Kerszenbaum, Ludovic Fouquet, Pulchérie Gadmer, Ludovic Pouzerate. Il a été membre actif du T.O.C. (Théâtre Obsessionnel Compulsif) et a travaillé pendant cinq ans avec Mirabelle Rousseau. En 2015, il crée LOOP Cie dont le but est d'articuler un théâtre qui mette en lien les thématiques liées au pouvoir économique et politique. *Nous savons* sera créé au Théâtre Dijon Bourgogne

en mai 2017

Mélina BOMAL - *Ingrid.*

Formée à l'université Paris X Nanterre, elle joue au théâtre pour Antoine Campo *Fin de Partie, En attendant Godot, Oncle Vania, L'échange, Le Balcon*, Clyde Chabot *Comment le corps est atteint, Avancés masqués 1 et 2.*, Saïda Mezgueldi *La Louve, Vukovar et Papillon, Re-tour, Des Amours*. Passionnée par la performance et la prise de risque, elle expérimente avec des artistes vidéastes-plasticiciens, pose pour Eric Pougeaud, met le corps au défi de l'acte artistique. Depuis quelques temps elle joue dans l'espace public, guidée par Laure Terrier et Didier Taudière. Elle crée son clown tout terrain, Betty. Elle écrit et met en scène en immersion avec des publics de la petite enfance et de la vieillesse.

Laurent VERGNAUD - *Lumières*

Après des études à l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux, il suit une formation à la réalisation documentaire à l'Université de Poitiers. Il s'intéresse à la lumière et la scénographie des spectacles, et développe à partir de 1992 un parcours professionnel dans les techniques du spectacle. Il se forme à la Direction Technique du spectacle vivant à L'ISTS et à l'Université d'Avignon en 2006 (Master Stratégie de Développement Culturel). Il collabore à partir de 2000 avec le Collectif 12 dont il devient codirecteur artistique en 2008.

Au Collectif 12, il co-met en scène *Le Verfügar aux Enfers*, de Germaine Tillion, dont il conçoit aussi la scénographie et les éclairages (2013). Il conçoit

et assure la direction artistique de *Petit Persée*, création collective jeune public (2009 et 2011). Récemment, il a éclairé et/ou scénographié les spectacles de Dieudonné Niangouna *Le cœur des enfants léopards, Le Kung Fu*, Catherine Boskowitz *Samantha à Kinshasa, La dernière interview de J Genet, Projet Penthésilée*, Elsa Ménard *Euphémismes, Résistances 1*, Christelle Harbonn *La révolution des escargots*, Frédéric Fachena *L'opéra de Quat'sous*, Eudes Labrusse *Elias lester, Le Couperet, Le collier de perles du gouverneur Li Qing*.

Didier LÉGLISE - *Création sonore*

Il réalise ses premières compositions musicales pendant ses études d'arts plastiques à Bordeaux. Après avoir participé à diverses formations musicales de la région, il s'oriente vers la composition pour le spectacle vivant. Considérant la qualité sonore et la maîtrise acoustique comme un élément important de ses compositions, il se forme parallèlement comme ingénieur du son. Installé à Paris depuis 1998, il compose pour la danse, le théâtre, les jeux vidéo, les documentaires... Depuis 2004, il agrandit son champ d'investigation sonore au marketing sensoriel et aux systèmes interactifs en temps réel.

Karine SAHLER- *Assistante mise en scène*

Elle commence par étudier en classe préparatoire littéraire. Elle entre au TNS en section jeu (groupe 35), mais choisit à sa sortie de continuer la géographie. Elle part à Madagascar pour son DEA, décide d'enseigner, passe le CAPES, l'agrégation, et demande à être affectée

en Seine-Saint-Denis. Elle y travaille pendant plusieurs années, en lycée, en collège, se forme en pédagogie Freinet, tout en continuant ses activités artistiques. Elle collabore par exemple avec le compositeur Jean Pierre Seyvos dont elle met en scène l'opéra pour enfants *Max et les Maximonstres*. En 2015, elle participe au programme SPEAP dirigé par Bruno Latour à Sciences-po. Elle co-dirige une enquête autour du projet Médicis à Clichy Montfermeil. Elle quitte l'Education Nationale pour se consacrer à ses projets artistiques et fonde la compagnie Alaska, avec Bryan Polach. Ensemble, ils écrivent *Violences conjuguées* qu'elle met en scène.

Dantès PIGEARD - *Production et diffusion*

Diplômé d'histoire et de science politique, il travaille d'abord comme journaliste à la rédaction du *Nouvel Observateur* pendant deux ans avant de devenir manager du groupe Tanger. L'aventure dure 10 ans, 5 albums, 156 concerts. Deux ans après l'éclipse de Tanger, il retrouve les coulisses du spectacle vivant, côté théâtre, et débute une collaboration avec Juliette Roudet, directrice artistique de la Cie Hub [œb] qui crée *Crush* en 2013. Il collabore depuis novembre 2014 avec la Cie Magique-Circonstancielle de Delphine Hecquet, auteur et metteur en scène de *Balakat* (2015), *Les Evaporés* (2017), depuis juillet 2015 avec la Cie Mushotoku-Warai de Ludovic Pouzerate : *Ce qu'on a de meilleur* et *Eléphants* (2017) et depuis août 2016 avec la Cie 1er Stratagème de Giuseppe Chico et Barbara Matijevic *I've never done this before* (2015), *How to perform A Nation* (2018).

SUR «BRÛLE !», LA PRESSE A DIT ET ÉCRIT :

France Inter

« BRÛLE ! c'est à la fois l'exclamation de la prise de conscience, l'incantation de la motivation et surtout, surtout, l'invitation à ne pas lâcher prise, une vraie réflexion sur la société incarnée par cinq comédiens et une comédienne et ponctuée en live de chansons du groupe de rap joyeux et méchant Les Indics... »

Mouvement

« Du 13 au 18 septembre, sous l'impulsion du Collectif 12, d'Arcadi, du TGP et de la Maison des métallos, *Une semaine en compagnie* rassemblait sous le signe du renouveau et de l'inattendu des compagnies émergentes, porteuses d'un théâtre engagé, décliné à travers une séduisante variété formelle. En témoigne l'incandescent *Brûle !* de Ludovic Pouzerate. Cette histoire de pères Noël enfermés dans le sous-sol d'une banlieue en révolte à confectionner des colis bas de gamme souffre d'imprécisions, et pourtant. Pourtant. Quel bonheur de voir surgir sur la scène d'un théâtre les chanteurs d'un groupe de rap, les Indics. Quelle joie de surfer sur ces subversifs flots de paroles des personnages qui disent nos renoncements, sans grande originalité, mais dans un dénuement, une adresse directe, une esthétique qui ne sort pas des salons. Quel plaisir que de se heurter au sordide d'un père Noël dépressif, que de se coltiner la violence en puissance de l'émeute qui

monte, que de se retrouver propulsé dans une esthétique qui paraît s'affranchir par maladresse et parti pris d'un ensemble de règles qui fonderaient implicitement le bon goût. Quand le théâtre vient ainsi d'ailleurs, puise sa force hors des circuits convenus, il possède une puissance propre à renverser certaines réticences esthétiques ».

Théâtre du blog

« Ludovic Pouzerate brosse cette comédie sur fond d'émeutes avec une belle maîtrise théâtrale et musicale, un sens du rythme et un certain humour, les huit acteurs ont une vraie présence.»

Un fauteuil pour l'orchestre

« Une satire du monde de l'entreprise, les déceptions d'une jeunesse en déserrance, un constat amer sur les vieux idéaux, BRÛLE ! est une pièce acide, percutante, riche et rythmée qui évolue avec des émeutes en fond sonore. Étonnant et détonnant !

Des pères Noël manutentionnaires se préparent à faire une animation dans un centre commercial. Nous sommes le 25 décembre, il est sept heures du matin et les ennuis commencent... Une tension à peine perceptible vient envahir le personnel, pourtant de bonne volonté, pour finir par exploser à la figure de tous. À l'extérieur, des émeutes, des sirènes, des cris, d'abord

discrets, puis beaucoup moins. À l'intérieur, défection de matériel, retard sur les paquets, disputes et emportements. Tous vont vouloir se faire entendre, tôt ou tard, sur le pourquoi du comment de ce qu'ils sont devenus. Ludovic Pouzerate frappe directement là où il veut aller. L'histoire de cette bande de jeunes de vingt ans qui montent une boîte pour aider les gens dans le besoin, et se retrouvent dix ans plus tard à faire de l'événementiel pour faire tourner cette même entreprise cristallise un problème de fond, exprimé sans chichis. Un personnage dit « merde » à tout bout de champ, un autre débite son délire de Jésus star d'un blockbuster, un troisième ironise avec une haine qu'il crache quand c'est trop insupportable, encore un autre se bave dessus... Un bilan âcre pour une jeunesse déçue, cognée de plein fouet par une réalité d'un prosaïque affligeant. Que sont devenues les valeurs qu'ils défendaient et pour lesquelles ils se battaient ? Chacun va devenir porte-parole d'un malaise social profond à travers son propre parcours, que l'on découvrira au fur et à mesure des catastrophes. Chacun avec ses mots, son langage sans codes et ses réactions va faire parler toute une génération, tout un monde. Difficile de ne pas se sentir concerné.

Dans sa mise en scène, l'auteur n'hésite pas à employer les grands moyens. Tout comme son texte, sa mise en espace va droit au but. Les bureaux volent, les paquets éclatent, les per-

sonnages hurlent, et le chaos amené par cette haine refoulée éclatant soudainement au grand jour n'a rien de surprenant. Au contraire, voir sur scène un malaise percer sa carapace et crever l'abcès a ceci de particulier que ça en devient jouissif ! La participation du groupe de rap Les Indics amène une dimension plus engagée et enragée. Leurs textes paraissent profondément ancrés dans une conscience et une fureur de vie, le tout dans un flow martelant la résonance des scènes auxquelles on assiste.

Tout est en parfaite harmonie dans ce crescendo vers le chaos, l'évolution des personnages est percutante, et les décors respectent le lieu tout en permettant une échappée vidéo vers l'extérieur et un jeu d'ombre hypnotisant. Malgré le fait que cette révolte soit une sorte de fantasme incarné par cette génération en perte d'idéaux, on se dit que rien n'est jamais trop loin de la réalité... Un très beau travail de prise de conscience collective par une prise de parole individuelle. Le Groupe Krivitch n'a pas fini de faire parler de lui.

La vignette. France Culture. Interview de L. Pouzerate par Aude Lavigne.

A.L : Dans son texte *La chaîne*, Ludovic Pouzerate évoque le monde du travail dans un milieu ouvrier contemporain, la préretraite pour le père qui finira par en mourir, l'embauche à salaire réduit pour le fils, les accidents du travail, la violence d'un monde où l'on se parle peu. Une écriture cadencée, une écriture comme une chaîne...
L.P : La pièce est construite sur deux plans, il y a la chaîne dans le rapport à la reproduction sociale puisque ça se

passer sur trois générations, et le rapport au travail. C'est pour ça que dans la langue tout s'enchaîne depuis le début, c'est pour ça qu'il n'y a pas de scène ni de séquence et qu'à partir du moment où ça commence et jusqu'à la fin c'est un seul et même mouvement, une seule et même grande scène, justement pour symboliser ça, le rapport à la reproduction.

A.L : Le grand-père faisait le travail que fait son fils que fera le petit-fils et ainsi de suite, mais aussi reproduction des actions que ce soit à l'usine comme au sein de la famille... Quand on regarde votre spectacle on a vraiment l'impression que c'est incarné, que c'est une expérience vécue plus qu'un théâtre à thèse même si c'est chargé, on sent la chair...

L.P : Ce n'est pas un théâtre cérébral (rires) Le travail a pour objectif de s'adresser à la sensibilité des spectateurs, et à leur imaginaire, pas à leur intellect, enfin l'intellect il vient après, c'est-à-dire qu'il y a des séquences qui vont traiter du travail et de la violence du milieu du travail dans un atelier ou dans une usine, le but du jeu ce n'est pas de dire « c'est violent » le but du jeu c'est de faire ressentir la violence de ce que ça peut être des machines en actions du bruit des odeurs le feu les voix etc.

A.L : D'où ces étincelles qui jaillissent, le sol de métal, l'engagement physique des comédiens

L.P : Exactement, et d'où le fait de détourner des choses qui sont de l'ordre du travail et de les détourner pour en faire acte artistique et poétique, on n'est pas non plus dans un réalisme pur.

A.L : On n'est pas à l'usine, on reste au théâtre.

L.P : On reste au théâtre tout à fait mais on y reste en utilisant des outils qui sont réellement des outils du monde du travail, des matières pour la scénographie comme de la tôle de la ferraille mais qui vont être transposées comme matière poétique. C'est pas une pièce à thèse du tout. Le but du jeu, c'est de faire ressentir une réalité, c'est de donner des outils qui soient aussi des outils sensibles, qui ne soient pas forcément dans le discours, pour qu'après les gens puissent faire leur trajet avec, l'objet ici est d'avoir la franchise de poser les choses sans le fantasme de 1936, « on est encore en lutte » « on est encore fort » ce qui est faux, sans tomber non plus dans une caricature du milieu ouvrier complètement absent. Ce qui n'est pas vrai, il y a encore 6 millions d'ouvriers en France, et aussi de poser et ça ça a été la grande bagarre pour moi ces dernières années d'arriver à trouver un espace pour parler de cette chose là, et du milieu ouvrier aujourd'hui, puis qu'énormément d'oppositions que j'ai pu rencontrer depuis plusieurs années, c'est des gens qui dégagent le sujet d'un revers de main en disant « le milieu ouvrier n'existe plus en France » ce qui est faux, « il n'y a plus d'ouvriers en France » ce qui est faux, « parler des ouvriers c'est revenir à 1970 » ce qui est faux ils existent encore, et donc le travail de fond c'est aussi d'arriver à dépasser le déni arriver à vaincre ce déni-là arriver à en parler qu'il y ait du public et qu'il puisse y avoir discussion autour de ce sujet-là.

MUSHOTOKU-WARAI ?

Mushotoku est un terme de Zen signifiant « sans calcul ni esprit de profit ». A une époque où tout doit devenir marchandise, c'est dans notre pratique une invitation à ne pas se faire happer par les seules motivations d'argent et de reconnaissance sociale. Une invitation à rester au plus proche de notre première nécessité : loin du lissage marketing, montrer un cœur à nu, créer un art brut et sans artifice à partir de ce qui traverse notre présent intime et politique.

Warai signifie « Rire ».

Mushotoku-Warai est le nom de la compagnie de Ludovic Pouzerate.

Créée en 2016, Mushotoku-Warai est la continuité du groupe Krivitch, compagnie active de 2006 à 2014 et dissoute après l'annulation des engagements qui liaient la compagnie à la ville de Saint-Ouen, et ce suite à un changement de majorité intervenu après les élections municipales de 2014.

Il a donc fallu reconstruire une autre énergie. *Sans calcul ni esprit de profit.*